

Marc Angenot : *Colins et le socialisme rationnel*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1999, 189 p.

Nadia Minerva

Volume 3, numéro 2, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000595ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000595ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Minerva, N. (2000). Compte rendu de [Marc Angenot : *Colins et le socialisme rationnel*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1999, 189 p.] *Globe*, 3(2), 205–208. <https://doi.org/10.7202/1000595ar>

réponses catégoriques à ses propres interrogations. Une telle position me paraît tout à fait logique face à une œuvre qui n'en finit pas d'interroger l'humain dans ses rapports complexes avec la vie et la mort; elle me semble aussi respectueuse de la position d'Anne Hébert elle-même devant l'écriture et devant le mystère humain.

Jane Everett
Université McGill

Marc Angenot

Colins et le socialisme rationnel

Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal,
1999, 189 p.

Expliquer l'étrange philosophie sociale de Colins et la situer dans le panorama intellectuel du XIXe siècle : voilà les principaux enjeux de ce livre, aussi captivant pour son sujet, central dans la spéculation utopique de l'époque, que pour sa structure et sa démarche argumentative : dix-neuf courts et denses chapitres qui renouvellent sans cesse l'attention du lecteur sur la pensée d'un maître et de ses disciples. Bien que méconnus, ceux-ci ont joué un rôle de toute importance, soit pour le réseau conceptuel que leurs idées permettent de tisser dans ce magma apparemment informe et hétérogène qu'on a convenu d'appeler socialisme utopique (appellation dont Marc Angenot montre l'étroitesse, à cause de la difficulté à y voir une catégorie propre à expliquer la « logique cognitive de la modernité »), soit pour l'impact de certains de leurs principes sur le soi-disant socialisme scientifique. En effet, malgré ses paradoxes, sa folie (l'auteur parle d'« aberrations »), Colins représente toute une époque : ses idées s'enracinent profondément dans l'humus culturel de la première moitié du siècle; et Marc Angenot de repérer, au fur et à mesure qu'il présente et analyse les noyaux doctrinaires des théories de Colins et des colinsiens, les échos de ces doctrines chez les utopistes et les visionnaires contemporains qui expriment les mêmes angoisses métaphysiques et qui proposent souvent les mêmes solutions aux apories de la société.

Après un aperçu sur la réception de Colins et du colinsisme, une mise au point bio-bibliographique nous fait connaître le parcours existentiel de Colins, loin d'être banal : avant de se consacrer, à l'âge de cinquante ans, aux études avec une voracité digne d'un Gargantua, il a été soldat, voyageur, grand propriétaire foncier à Cuba, médecin. Il parachèvera son étonnante carrière comme fondateur d'écoles – à Paris et à Bruxelles – qui propageront le socialisme rationnel jusqu'en 1914. Sa boulimie intellectuelle se concrétise dans une production qui la reflète : aux dix-neuf volumes de la *Science sociale* il faut ajouter : *Qu'est-ce que la science sociale ?*, *L'Économie politique*, *De la souveraineté*, *De la justice...* et les milliers de pages inédites où les revues colinsiennes ont puisé abondamment. Suivent les chapitres consacrés aux nœuds doctrinaires de la philosophie colinsienne, lesquels visent à rendre compréhensible et « acceptable » une pensée souvent bizarre et obscure, par le biais d'une stricte mise en contexte du philosophe et de son œuvre dans la pensée utopique de son époque. L'architecture cohérente et « didactique » du livre est complétée par les trois derniers chapitres : un historique de la secte colinsienne, qui survivra, comme on l'a dit, jusqu'à la Première Guerre mondiale; un ultérieur rappel du climat d'échange fécond entre doctrines apparemment irréconciliables mais filles d'un même horizon d'attente et d'une même recherche de « la » solution; et surtout un chapitre qui se signale par un effort définitionnel convaincant de l'utopisme colinsien : une « épistémologie utopique », celle de Colins, qui disloque le discours et la pensée canonique par des conjectures extravagantes et un vocabulaire bizarre (Angenot illustre le caractère inouï des spéculations colinsiennes et de leur mise en discours). Il faut cependant remarquer qu'elle se caractérise – justement – pour ses traits utopiques traditionnels : rejet de l'accusation d'utopisme; approche systémique qui pense la totalité des problèmes et des remèdes, de l'ontologie aux solutions de détail (selon Angenot, Colins serait l'un des derniers socialistes à s'annexer une métaphysique); religion rationnelle propre au premier socialisme, qui se définit comme religion et science à la fois; pratique de la table rase, etc.

Toute la philosophie colinsienne vise à détecter le mal social et à en trouver le remède. Tout le savoir contemporain est tamisé par Colins dont les gloses déconstructives n'épargnent aucun des

systèmes politiques, des métaphysiques ou des sociologies de l'époque : théocrates, idéologues, philosophes positivistes, économistes libéraux, philosophes spiritualistes, anarchistes, saint-simoniens, fouriéristes, communistes... tous sont dans l'erreur, tous donnent dans la « logomachie », dans le « galimatias ». Les religions révélées comme le matérialisme, le suffrage universel comme les principes de l'ordre bourgeois... rien ne résiste à l'examen, au doute systématique, à la critique exaspérée de Colins. Mais comment, donc, parvenir à guérir le paupérisme matériel et moral? Colins, qui a vécu à l'époque des révolutions (1783-1859), ne saurait en souhaiter une autre, tout aussi violente et inutile. S'il s'agit tout de même d'une révolution, puisque l'ordre des choses sera complètement renversé, celle qu'il préconise se veut pacifique, automatique, pourrait-on dire, puisqu'elle s'engendrera d'elle-même, spontanément, à l'avènement de l'ère de la Raison : cette parthénogénèse de la Justice n'est cependant pas sous la main. L'ère moderne est encore, pour lui, une ère d'expiation, et comme toujours dans les utopies-prophéties, messages dans une bouteille pour les humains de l'avenir, ce n'est pas l'histoire présente qui est destinée à connaître les bénéfices de l'instauration du Logos. Le socialisme de Colins (« pur produit du siècle des Lumières et du siècle de la Science », mais aussi lieu de rencontre paradoxal des réformateurs socialistes et des doctrinaires de la Contre-Révolution, p. 166-167) devait amener le règne de la raison et de la science, et marquer la fin de l'histoire : collectivisation du sol, suppression de l'héritage, État logocratique, République universelle.

On aura reconnu, en passant, bien des mots-clés de l'idéologie révolutionnaire et contre-révolutionnaire, du socialisme romantique et de l'utopisme quarante-huitard (la boulimie colinsienne a donné ses fruits). L'horizon conceptuel de Colins, catalyseur et dispensateur, se nourrit de l'imaginaire utopique du XIXe siècle et le nourrit en retour. Étudier Colins, c'est donc se pencher sur les espoirs et les craintes de tout un siècle. Vaut-il la peine de « redécouvrir » Colins, se demandait Angenot au début de son livre? La réponse ne saurait être que pleinement affirmative. Redécouvrir Colins et son socialisme rationnel, non seulement comme l'avaient fait, au siècle passé, les érudits du mouvement ouvrier qui rendaient

hommage à l'inventeur d'un néologisme à fortune : « collectivisme », mais comme le fait Angenot, qui, par le biais de cette figure exemplaire, pose « la question des marges du discours social [...] et du rôle des systèmes totaux » (p. 18), en démêlant un des écheveaux les plus embrouillés du XIX^e siècle.

Nadia Minerva
Université de Perugia (Italie)

Michel Venne [éd.],

Penser la nation québécoise

Montréal, Québec Amérique, « Débats », 2000, 309 p.

Avec cet ouvrage, Michel Venne nous livre la version définitive d'une initiative qu'il avait lancée au cours de l'été 1999 dans les pages du journal *Le Devoir* où il est rédacteur en chef adjoint. On se souviendra qu'il avait alors invité une douzaine d'universitaires et d'intellectuels québécois à faire part de leur vision personnelle de la nation québécoise. Malgré les attraites de la saison estivale, la série d'articles connut un succès remarquable. En effet, chacun d'eux fut l'objet de commentaires nombreux et vigoureux, tant dans les pages du journal que sur son site internet. L'intérêt pour cette entreprise ne devait pas se démentir alors que quelques mois plus tard, en octobre, plus de 500 personnes prirent part à un colloque, organisé sous le patronage du Programme d'études sur le Québec de l'université McGill, au cours duquel les auteurs des textes parus dans *Le Devoir* débattirent ensemble et avec le public de leurs positions respectives. *Penser la nation québécoise* rassemble ces textes, revus et corrigés à la lumière des interventions du colloque, ainsi que quelques autres qui ne faisaient pas partie de la série originale. On y trouve au total seize essais — dix-sept, avec le texte d'introduction de Venne —, qui explorent à leur manière le défi que pose la coexistence sur le territoire québécois de la majorité francophone, d'une part, encore marquée dans le cadre juridico-politique canadien par son expérience historique de minoritaire dont elle cherche à s'affranchir, et de minorités linguistiques et ethnoculturelles, d'autre part, dont les